

Communication sur la correspondance du docteur GUILLARD à sa femme lors du voyage à Sainte-Hélène : Retour des cendres de Napoléon *

par le Pr Roger JEAN **

En 1840, le docteur Rémi Guillard, chirurgien-major de la Marine, est chargé par Monsieur Thiers, ministre de l'Intérieur, de la surveillance sanitaire de la frégate *La Belle Poule* qui, sous les ordres du prince de Joinville, et ayant à son bord 500 hommes, se rend à Sainte-Hélène pour ramener en France la dépouille de Napoléon. Il devra, en outre, présider à l'exhumation et diriger l'ouverture du cercueil en reconnaissant l'Empereur et en précisant l'état du corps avant de le sceller à nouveau. *La Belle Poule* est accompagnée par la corvette *La Favorite*.

Le voyage d'aller de Toulon à Sainte-Hélène va durer trois mois, du 7 juillet au 8 octobre, entrecoupé de quelques escales. L'arrêt à Sainte-Hélène est de onze jours, et le retour à Cherbourg se fait en quarante et un jours.

Tout au long de ce voyage, le docteur Guillard écrit presque chaque soir à sa femme (ces lettres ne pouvant être postées nous ont été transmises). Cette correspondance, véritable carnet de bord, est demeurée inédite dans les archives de la famille de ma femme, car le docteur Guillard est l'arrière-grand-père de mon beau-père. Avec une patience de bénédictin, mon beau-père a déchiffré ce texte, respectant l'orthographe, les termes, les tournures de phrases de l'époque. Les cent-quatre-vingt-quinze pages dactylographiées serrées comportent certes quelques longueurs, mais la lecture en est aisée en raison d'un style alerte, agréable, imagé, souvent percutant ; les récits sont toujours d'un intérêt passionnant.

* Communication présentée à la séance du 17 mai 1980 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 8, rue G.-de-Nogaret, 34000 Montpellier.

Sont campés de façon magistrale les caractères des personnalités et les modifications de leur comportement à mesure que le voyage avance et qu'une certaine lassitude apparaît. Sont relatés la vie à bord, les incidents, les tempêtes, la cérémonie grotesque du passage de la ligne : bataille aquatique et à la farine et bal masqué. Les descriptions des pays et de leur population lors des escales ont valeur de fresques géographiques, historiques et sociologiques. Le temps fort est représenté par la cérémonie d'ouverture du cercueil de Napoléon.

Le prince de Joinville, troisième fils de Louis-Philippe, élève de l'école Navale, n'a que 22 ans lorsqu'il est désigné comme chef de cette expédition. Son caractère, son comportement, ses attitudes sont analysés tout au long du voyage. Il se détache nettement de toutes les autres personnalités. C'est lui qui dirige, qui ordonne, qui décide. Il est sans cesse discuté, critiqué, mais tous recherchent sa compagnie, l'honneur d'être invité à sa table ; on attend ses décisions dans les cas difficiles et finalement « tout le monde remarque la justesse de son jugement et son aplomb dans les manœuvres délicates ». « Bravo, bravo, le Prince, s'écrie-t-on de tous côtés. » Il cherche à la fois à diminuer les distances : « Je ne suis plus pour vous qu'un joyeux compagnon de voyage... Je veux surtout que vous oubliez qu'il y a un prince parmi vous... » Mais, en même temps, il se sépare des autres. On l'appelle « Monseigneur ». Les officiers civils trouvent peu grâce à ses yeux, car ils ne font pas partie de la Marine. « Ma qualité de prince me condamne à tant de circonspection. On est si rigoureux pour moi. » Regrettant de n'avoir pas profité d'une fête, il ajoute : « Un prince ne saurait se permettre pareille licence et cependant je n'ai que 22 ans ! ». « Les princes ne vivent pas pour eux, mais pour l'opinion publique. »

Le docteur Guillard aime à souligner l'ambiguïté de son comportement, mais il faut remarquer que le prince est présent, s'occupe de tout, il s'inquiète de la santé des hommes : « Je dois plus que tout autre penser aux gens qui m'entourent. » Son humeur est d'une égalité bien rare. Il montre aussi un côté espiègle : « le prince s'amuse et jouit en écolier de ses espiègleries » ; il organise le simulacre d'une bataille navale contre la *Favorite* qui, en réalité, est la corvette d'accompagnement ; une promenade épuisante à cheval, ou encore réalise une caricature avec le charbon de son cigare sur le pantalon blanc de Hernoux !

Finalement, il ressort de ce récit que, malgré son jeune âge, le prince de Joinville sut attirer l'estime et le respect tout au long de cette pénible traversée de la part de fortes personnalités, expérimentées par leur âge, leur passé, les honneurs, et envieuses du titre princier de leur jeune chef d'expédition : « Chacun passe par les fantaisies du prince qui n'a que 22 ans alors qu'il est entouré de personnes de plus de 40 ans... »

Parmi ces personnalités, le maréchal Bertrand, âgé de 77 ans, ancien aide de camp de l'Empereur, « toujours bon et honnête ».

Le général Gourgaud, inspecteur général de l'Artillerie, député, qui avait accompagné l'Empereur à Sainte-Hélène.

Le comte de Las Cases, député de Landernau, « a l'œil fin, le regard toujours fixé au zénith pour ne pas perdre une ligne de sa petite taille ». « Notre député de Landernau était blasé, dégoûté de la vie politique. Il ne voyait autour de lui que des hommes vicieux et disait que le pouvoir a toujours été le partage de l'intrigue et de la corruption. »

Le comte de Rohan-Chabot, commissaire du Gouvernement, « protestant, bon logicien, toujours dans l'exercice de ses fonctions diplomatiques, toujours dans la crainte de se mésallier ou de compromettre sa noble race. Il marchait isolé au milieu de ce groupe dont il ne paraissait pas partager les idées ».

Le colonel Hernoux, député, aide de camp du prince de Joinville, qui « se plaignait de tout, parce qu'il avait été trop gâté par la fortune ». De nombreuses scènes éclataient entre le colonel Hernoux et le général Gourgaud. En effet, sur la frégate, le colonel Hernoux est le chef d'état-major alors que le général Gourgaud n'est qu'un passager. « Tout ce qui n'est pas de la Marine tirera grand profit de cette campagne, dit-il : M. Gourgaud sera fait pair de France, M. l'Abbé évêque, M. Las Cases commandeur », etc.

Le commandant Charner ne passait des inspections que « pour contenter sa soif insatiable du commandement ».

Enfin, l'abbé Coquereau, aumônier de la frégate, futur évêque, « n'est que douleur ! C'est une petite femme qui se plaint de son lit trop dur, de sa chaise trop mobile, de sa chambre trop bruyante. Il ne saurait se promener tout seul, il lui faut des appuis, et plus encore des complaisants pour l'écouter ». Le docteur Guillard, comme tous, se moque de lui.

Ainsi se dévoile « le groupe des Illustres » à mesure qu'avance et se prolonge cette traversée interminable, que se dégradent les conditions d'existence de plus en plus inconfortables, que devient déplorable l'alimentation par manque de ravitaillement : « J'ai attiré l'attention de notre petit législateur (le député Las Cases, intendant à bord) sur la cuisine. Voici un beau sujet de méditation pour vous et vos collègues. Sans cuisine, pas d'âme, pas d'esprit, point d'harmonie à bord. Faites donc que la cuisine soit bonne et vos marins seront gais, contents et surtout très braves et très actifs. »

Les discussions, les oppositions se multiplient, prennent des tournures peu académiques. « A la Cour, on conserve encore les formes, écrit le docteur Guillard ; ici à bord de la *Belle Poule*, l'aigreur des caractères ne s'échappe que par calembours quand on est en face, mais derrière on se dédommage ». « A la basse-cour, on est plus franc, on discute et c'est à qui échangera avec son voisin les compliments les moins flatteurs. On ne cause plus, on discute et on discute bruyamment ». « Aux repas, la conversation est devenue aigre ». « Si l'on pouvait voir ce qui se passe dans cette illustre frégate entre ces illustres passagers, ce ne serait pas beau : on se porte envie, on se jalouse, et cependant il faut vivre ensemble et très rapprochés ».

L'état sanitaire fut dans l'ensemble et heureusement satisfaisant, car le docteur Guillard dresse un tableau dramatique de ce qui servait d'hôpital : « cloaque obscur plus propre à donner qu'à guérir la maladie, où les

couchettes baignaient dans l'eau ». Lors de la visite du prince, le docteur Guillard demande d'ouvrir dans le plafond un accès facile à l'air et à la lumière. Quant aux médicaments, ils sont réduits : sangsues pour soigner les contusions, eau de mélisse contre les faiblesses, tisanes contre les coliques, bains de pieds et gargarismes au miel contre les maux de gorge...

« Le prince demanda un jour un remède contre les engelures : je lui répondis que j'en connaissais un qui passait pour infailible et je citai celui de la pleine lune... ». « Les malades avaient bien besoin de consolation et de courage au milieu de ce diable d'Océan qui coulait par les bords. Je leur prodiguai, faute de mieux, de belles phrases et je sortis en verve ».

En dehors de ses visites quotidiennes aux malades, le docteur Guillard avait la charge d'empailler les animaux rencontrés.

Heureusement, la traversée fut entrecoupée d'escales. Celle de Cadix se signale par une course de taureaux organisée en l'honneur du prince qui refusa de s'y rendre. La relation de cette course par le docteur Guillard, qui n'y connaissait rien, ne manque pas de sel !

A Madère, après des visites protocolaires, plusieurs se rendirent, grâce à la complicité de l'abbé Coquereau, au couvent de Sainte-Claire où se trouvait enfermée contre son gré « une merveille, un ange de beauté ». Ténériffe frappa par la splendeur du paysage aride, du grand rocher périlleux pour la promenade à cheval, par la pauvreté des gens vivant presque nus dans les grottes et par l'église qui, comme toutes les églises espagnoles, regorge de richesses mal entretenues et contient, en particulier, deux pavillons anglais enlevés à l'amiral Nelson en même temps que celui-ci perdit un bras. L'escale à Bahia fut longue et fertile en événements : bal en l'honneur du jeune prince, visite de l'abbé Cochereau, « bichonné » au couvent des religieuses, visites chez Mademoiselle Rosalie, la modiste de Paris, grand-messe à la cathédrale où le prédicateur franciscain vanta la République. Mais, en dehors de Bahia, c'était la désolation, la destruction, l'insécurité : le Prince se laissa prendre dans une escarmouche. « Dans ce paysage de forêts magnifiques, de terres fertiles, ce n'est que destruction, maisons et châteaux brûlés, cimetières profanés, séquelles de la révolution récente des esclaves noirs jusque-là soumis à un despotisme insolent. » Cette escale laissa bien des regrets féminins, mais également des visions d'horreurs.

A partir de Bahia, cessent les futilités et l'on commence à parler de Napoléon. Le comte de Rohan-Chabot définit de la part du Gouvernement le rôle du docteur Guillard.

Le 8 octobre, la *Belle Poule* arrive en vue de Sainte-Hélène : « La crête des montagnes dessine parfaitement le profil du grand Napoléon : il semble au docteur Guillard voir, mais sur une grande échelle, un de ces masques rapportés par Automarchi ; ainsi, au mont Athos on fait voir la tête d'Alexandre. » Plus loin, il écrit : « Quelle prison affreuse que Sainte-Hélène : Napoléon, apercevant cette côte de sa cabine, se rappela les déserts de Syrie et regretta bien vivement de n'être pas resté en Égypte. »

Les Illustres Personnages se rendent une première fois au tombeau de l'Empereur puis à Longwood. « Cette partie de l'île est aride, basaltique et

argileuse, battue par les vents ». « Les larmes coulent des yeux de tous ». « J'aime cette tombe sans nom, sans ornement, j'aime ces horreurs : ce sont des ruines majestueuses : que ne puis-je porter à Paris ce vallon ! ». Dans la maison, transformée en ferme, rien n'est reconnaissable : « Je cherchais des yeux les officiers anglais qui nous accompagnaient, dit le docteur Guillard, pour leur demander compte d'une telle profanation. »

Sept jours de démarches avec les autorités sont nécessaires pour fixer les conditions de l'exhumation qui eut lieu dans la nuit du 15 octobre 1840, en présence de quelques Illustres seulement : le comte Bertrand et son fils ; le baron Gourgaud ; le comte Las Cases ; le comte de Rohan-Chabot ; Charner, capitaine de corvette, et l'abbé Coquereau ; ainsi que du côté anglais un commissaire de la Reine d'Angleterre, le Grand Juge et quelques officiers anglais. Trente à quarante ouvriers anglais, militaires ou civils, étaient là. « Il était alors minuit et demi, un brouillard épais et froid nous enveloppait, quelques fanaux placés autour du tombeau répandaient une lumière douteuse. Nous étions tous en grand uniforme. »

L'opération de l'ouverture du tombeau fut longue et pénible, au milieu du plus grand silence et recueillement. « A trois heures et demie, la pioche heurta contre la pierre, il ne s'agissait que d'une maçonnerie qui supportait environ sept pieds de terre. » La pluie se mit à tomber : chacun chercha un abri ! « A six heures trois quarts, le fond du caveau est mis à l'air. Une vive émotion se peignait sur toutes les figures, y compris celles des témoins anglais ». « Chacun se découvrit : c'était quelque chose de sublime que de voir Français et Anglais unis par une seule pensée, un même sentiment, s'incliner profondément, rendre hommage au génie sublime dont ils contemplaient les restes mortels. » Le docteur Guillard, alors, descendit dans le caveau d'où ne se dégageait aucune odeur. Satisfaits de l'état de conservation, les deux commissaires français et anglais s'accordent pour faire ouvrir le cercueil. A 10 h 25, les restes de l'Empereur sont retirés du caveau et déposés sous une tente spécialement dressée pour y mettre le cercueil et procéder à son ouverture, pour éviter les curieux. L'abbé Coquereau « récite l'absoute, au milieu d'un recueillement général d'une population protestante pour laquelle une pareille cérémonie était tout à fait nouvelle ».

C'est le docteur Guillard qui, une fois le couvercle détaché, soulève le tissu qui couvrait le corps de l'Empereur. « Ce corps était parfaitement conservé... le haut et le bas de la figure de l'Empereur, bien momifiés, étaient parfaitement conservés, mais la bouffissure des joues et l'altération de l'extrémité du nez contrastaient singulièrement avec le front, les orbites, le menton et la bouche si remarquables par la régularité des formes, par la vérité de l'expression. Les mains, petites et jolies, ne laissaient rien à désirer, pas la plus légère altération et si les articulations avaient perdu leur souplesse, la peau semblait avoir conservé cette couleur particulière qui n'appartient qu'à ce qui a vie... ». « Je remarquai une forte dépression dans la partie moyenne de la poitrine et un affaissement considérable des parois du ventre ; je vis l'état parfait de conservation des membres qui paraissaient n'avoir rien perdu de leur forme ni de leur volume sous les vêtements qui les couvraient... ». « L'émotion de tous fut grande : il y avait tant de vérité

sur ses traits, tant de grandeur et de majesté sur son front, que Français et Anglais l'ont reconnu... ». « Une dernière prière m'ayant été faite de refermer le cercueil, je cédaï ; redoutant pour ces restes le contact prolongé de l'air atmosphérique et convaincu que le meilleur moyen d'en assurer la conservation était de les soustraire à cette action destructrice, je remis le satin ouaté à sa place, je versai dessus une petite quantité de créosote, puis je fis rabattre le couvercle... ».

Le commissaire anglais lit alors la déclaration : « Je soussigné, Commissaire du Gouvernement anglais, rend publiquement, en présence des témoins, à Monsieur le Commissaire du Gouvernement français les restes mortels de l'empereur Napoléon, restes dont l'identité a été reconnue par lesdits témoins. » Sous la pluie battante, le cercueil, placé sur un char funèbre, commence la descente : il est 3 h 35. Ensuite, le cortège traverse la ville de Jamestown et arrive sur le quai. Tous les bâtiments en signe de deuil ont mis les vergues en patenne et le pavillon national est amené jusqu'aux barres de perroquet. Le Prince, orné de son grand cordon rouge de la Légion d'honneur, reçoit du Gouverneur de l'île les restes de l'Empereur. « La chaloupe en deuil, portant pavillon national décoré d'un « N » en or au grand mât et un autre pavillon à son mât de poupe, attendait le cercueil à une petite distance du quai ; deux aigles dorés, aux ailes déployées, brillaient à chaque côté de l'arrière de la chaloupe ; un troisième se remarquait sur l'avant. L'équipage en gants blancs, portant un crêpe au bras, attendait les rames à la main, qu'on lui fit signe d'accoster. Six autres embarcations, destinées à prendre les officiers de la Division et à les ramener à leur bord, escortaient la chaloupe... ». « Le spectacle était sublime. Le soleil se couchait à l'horizon et ses derniers rayons se perdaient en lames de feu sur le ciel azuré. Les navires s'étaient dépouillés de leurs signes de deuil pour prendre leurs habits de fête ; des pavois flottaient à tous les mâts... ». « Cependant, la chaloupe avançait lentement avec son escorte ; de loin en loin, quelques coups d'aviron. Je la voyais qui se balançait, majestueuse, sur les flots tout fiers de porter les restes mortels de ce grand génie. Enfin, elle accosta le long de la frégate où son arrivée fut accueillie par des transports de joie manifestés par les matelots qui garnissaient les mâts. »

Le cercueil fut hissé à bord et transporté dans une chapelle ardente. Une absoute fut célébrée par l'abbé Coquereau, tandis que les autres bâtiments de la rade saluaient en faisant feu de toutes leurs batteries. Le lendemain, la frégate fit route pour la France.